

**AURA XILONEN**



# Gabacho



LIANA LEVI



# ELIVRESE



Aura Xilonen

## UN FABULEUX (CLAN)DESTIN

ALORS QUE TRUMP VEUT DRESSER UN MUR CONTRE LES IMMIGR ES, UNE MEXICAINE DE 22 ANS SE FAIT LA VOIX D'UN « GABACHO », MISÉREUX ET MAGNIFIQUE. UN PREMIER ROMAN  BLOUSSANT.

PAR H EL ENA VILLOVITCH

**Enfant terrible, écrivaine surdou e...** En réalité, Aura Xilonen, que ses amis appellent tout simplement Xilo, n'a pas besoin de ces périphrases pour exister. Elle a aujourd'hui 22 ans et, il y a trois ans, son premier roman a ébloui le Mexique, avant d'être traduit aux  tats-Unis et en Europe. Face à nous, elle rit, s'emballe et raconte à toute vitesse l'histoire de « Gabacho ». Son héros, Liborio, est un ado mexicain issu de la classe la plus pauvre. Il commence par traverser le Rio Grande à la nage, manque de se noyer, puis meurt quasiment d'insolation dans le désert et, enfin, sous les coups de grands gaillards dans les rues d'Amérique. Liborio ne parle qu'espagnol, il est amoureux et il a un secret : il lit des livres en cachette. Comment peut-on, à 19 ans, écrire un livre aussi terrible, aussi drôle, et qui manie la langue avec un tel brio ? « Je suis aussi persévérante que Liborio, explique Aura Xilonen. Il suffit d'essayer encore et encore, de poursuivre l'idée qu'on s'est fix e et de travailler tous les jours. »

**Pour la jeune fille, tout coule de source. La clandestinité, elle l'a exp riment e dès l'enfance, en Allemagne.** Avec sa mère et son grand frère, la fillette est arrivée, sans papiers, dans un pays dont elle ne parlait pas la langue, mais où les musées et les bibliothèques sont les lieux des découvertes les plus enivrantes. « Gabacho » est un mix si réussi de tragédie et de roman picaresque, de comédie et de surréalisme, qu'on ne s'étonne pas que son auteure cite, dans le désordre, Cervantès, Shakespeare, Chaplin ou Bu uel. On s'amuse, en revanche, que la jeune fille s'enthousiasme pour « Harry Potter » : « De retour au Mexique, c'était une joie de voir que les gamins, dans le bus ou dans la rue, abandonnaient, un temps, leurs jeux vidéo pour dévorer tous les tomes d'un gros roman en épisodes. » « Gabacho » connaîtra lui aussi une suite, où l'on verra Liborio foncer vers son destin de boxeur à travers des épisodes initiatiques et comiques. Aura Xilonen, qui poursuit des études de cinéma au Mexique, n'est pas contre une adaptation sur grand écran, à condition que ce soit elle qui réalise le film... L'auteure n'est pas près de se séparer du personnage qu'elle a crée, nous non plus. ■

« GABACHO », d'Aura Xilonen, traduit de l'espagnol par Julia Chardavoine (Liana Levi, 360 p.).





LIRE

LE CHOIX DE L'OBS

## Bourre-pif à la mexicaine

**GABACHO**, PAR AURA XILONEN, TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR JULIA CHARDAVOINE, LIANA LEVI, 360 P., 22 EUROS.

S'ils avaient pu lire « Gabacho », la dernière bombe d'une jeune romancière mexicaine, Céline aurait peut-être décidé de faire des confitures, et Françoise Sagan, du tricot. Avec une pêche folle et un talent pour le dialogue digne du meilleur Michel Audiard (il faut saluer l'extraordinaire travail de traduction de Julia Chardavoine), « Gabacho » raconte la vie sans joie d'un petit voyou dans la jungle urbaine du sud des Etats-Unis. Sa spécialité ? Prendre des beignes, et en donner. D'avoir traversé à la nage le Rio Grande pour rejoindre l'Amérique (route bien connue des migrants désespérés qui tentent leur chance même s'ils savent qu'ils vont sans doute y rester) et d'avoir survécu ensuite aux terribles brûlures d'un soleil sans pitié l'ont peut-être immunisé contre les raclées en tous genres. Liborio (c'est le jeune homme) est un dur. Mais son cœur est des plus tendres. Un caramel mou. Employé dans la modeste librairie d'une petite ville où il s'est clandestinement installé, Liborio aperçoit un jour une « gisquette » se faire emmerder, de l'autre côté de la rue, par un « crevard » à la main baladeuse. Aussitôt, il sort de son échoppe et, animé des pires intentions tel James Cagney dans un film de gangsters, s'en va distribuer des droites au petit bonheur la

chance. « *Bim! Bam! Boum! Et que je lui pète les dents jusqu'à ce qu'il ait le nez dans son sirop, rouge, bien épais.* » Problème, Liborio se fait rosser à son tour par des crevards en plus grand nombre, puis se prend une dérouillée quand des flics, essayant de lui extorquer ses économies, lui tombent dessus dans un jardin public. Vous croyez peut-être qu'Aura Xilonen (*photo*, l'auteur est une romancière d'à peine plus de 20 ans dont le livre a mis tout le monde KO à la Foire de Francfort) va en rester là, côté bourre-pif? C'est mal connaître le sang mexicain. Car Liborio a une botte secrète, et il aime s'en servir : le coup de pied dans les couilles. C'est ainsi qu'il réussit à péter la gueule, dans une scène irrésistible de drôlerie, à un boxeur professionnel pour lequel il était censé servir de punching-ball. Après une première partie menée tambour battant, le roman s'essouffle, et l'amour de Liborio pour la gisquette du début, formidable quand le roman commence, finit par tourner en rond. N'importe. Rien ne ressemble à « Gabacho », sauf peut-être « Los Olvidados » de Buñuel, l'humour en plus. Si vous vous plongez dans ce roman fou furieux, attendez-vous à ce que la première torgnolée soit pour vous.

**DIDIER JACOB**



**Le premier roman d'Aura Xilonen, 21 ans, plaide avec force la cause des migrants qui sont partis vivre aux États-Unis.**

Julien Falsimagne/Leemage



**Née au Mexique en 1995, Aura Xilonen a reçu le prestigieux prix Mauricio-Achar 2015 pour son premier roman « Gabacho », déjà traduit en sept langues et qui donne la parole à un « dos mouillé ».**

## Aura Xilonen

Étudiante et romancière

**D**errière son charme souriant, Aura Xilonen, 21 ans, se révèle d'une grande maturité. Elle ne semble guère s'enorgueillir d'avoir reçu le prestigieux prix Mauricio-Achar 2015 pour son premier roman, *Gabacho* (1), déjà traduit en sept langues. Pas plus qu'elle ne semble impressionnée par l'enthousiasme de la presse mexicaine qui fait d'elle « la révélation des lettres mexicaines » et qualifie son roman de « formidable fiction contemporaine » dans « une langue originale et éblouissante » (journal *El Universal*).

De fait, son héros adolescent, Liborio, parle dans l'urgence, mêlant argot et « ingleseño » (anglais-espagnol) avec une insolente liberté linguistique. Liborio est un « dos mouillé », ayant fui le Mexique – « son pays qui ne lui a offert que des bastons et l'instinct de survie » – en traversant le Río Bravo. Intrépide, pugnace, il se bagarre avec tous ceux qui le malmènent et ne s'avoue jamais vaincu. Notamment face à son patron, propriétaire d'une librairie hispanique d'une ville du sud des États-Unis, qui l'exploite et l'humilie.

Repéré pour ses talents de boxeur par une association humanitaire, le « Gabacho » accepte de vivre en foyer et de suivre les conseils d'un entraîneur : « T'as une frappe de dingue, bonhomme, mais ça suffit pas pour réussir un combat. Tu dois gagner en intelligence et en cœur. » Un conseil que « Xilo » – comme la surnomment ses proches – pourrait donner aux quelque 190 000 Mexicains qui parviennent chaque année à passer le fleuve-frontière et à rester aux États-Unis, malgré un contexte de plus en plus hostile.

Car si la jeune romancière se défend de faire de la politique, elle entend bien, à sa manière, lutter pour la dignité des migrants dont

elle connaît bien le sort. « L'État de Puebla est celui qui en fournit le plus ; tout autour de Puebla, les villages ne sont plus peuplés que de femmes et d'enfants, car tous les hommes ont émigré », lâche-t-elle en s'indignant des annonces anti-migrants de Donald Trump. « Il est fou de vouloir interdire cette main-d'œuvre illégale et bon marché ; les Mexicains

qui n'ont pas de protection sociale font tourner l'Amérique. » Elle s'inquiète surtout des centaines de milliers de familles mexicaines qui vont mourir si elles ne reçoivent plus les « remesas », l'argent envoyé par les 12 millions d'émigrés mexicains qui représente la deuxième source de financement du Mexique après le pétrole.

Avec son héros boxeur, c'est donc un message combatif qu'Aura Xilonen envoie à ses compatriotes. Parce que « seuls ceux qui luttent peuvent s'en sortir ». Mais aussi parce que, peu à peu, l'itinéraire de Liborio émerge du chaos et de la violence : il se découvre même capable de créer une bibliothèque et d'aider une fillette handicapée du foyer. « Comme Liborio et

# Une plume pour les migrants mexicains

## Son inspiration. Liborio, son grand-père

**Il s'appelait Liborio et vécut aux États-Unis, tour à tour photographe, journaliste, boxeur, dramaturge, pianiste, et même sacristain. Aura Xilonen parle de son grand-père maternel comme d'une « figure extraordinaire » qui « racontait plein**

**d'anecdotes fascinantes »... jusqu'à un AVC qui le laissa paraplégique et pratiquement muet. « Pour que ses récits ne soient pas perdus », sa petite-fille commença à écrire la vie de Liborio, mêlant les Mémoires du vrai Liborio**

**à des histoires inventées de toutes pièces. Son grand-père est décédé le 9 novembre 2013, date qu'Aura Xilonen a choisie pour le premier combat de boxe de son héros : « Parce que ce jour-là, il prend son envol, son élan ! »**

comme beaucoup de personnes de ma génération, je ne sais pas si je crois en Dieu », répond-elle quand on l'interroge sur la dimension redemptrice de son héros. « J'ai été baptisée mais je ne vais jamais à la messe... Ce qui compte, c'est la spiritualité intérieure ! »

Quant à sa propre force intérieure, Xilo la fait remonter à son long séjour en Allemagne quand elle avait 7-8 ans. « Avec mon frère, nous sommes restés deux ans clandestins chez une tante, très stricte, qui m'obligeait à envoyer tous les jours un mail de mille mots à ma famille. » Ayant ainsi acquis la discipline de l'écriture quotidienne, la jeune femme a également développé ses goûts littéraires au contact de sa mère, ancienne enseignante de latin-grec à l'Université nationale autonome du Mexique (Unam) à Mexico. « Elle m'a transmis l'amour de la grammaire, des accents, de l'étymologie... »

Comme beaucoup de jeunes Mexicains, obligés de rester en famille faute de moyens pour s'émaniciper, Aura Xilonen vit dans une maison de Puebla avec sa mère, sa grand-mère et ses oncles. De son père, décédé lorsqu'elle avait 12 ans mais séparé de sa mère lorsqu'elle en avait 6, la jeune femme ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'« il était peintre et sculpteur ».

Parce que « derrière tout bon film il y a un excellent scénario » et parce qu'elle veut « s'intéresser à tout et apprendre le plus possible », elle étudie actuellement le cinéma à l'université autonome Benemérita de Puebla. Mais elle continue de vivre avec Liborio, puisqu'elle travaille à un second tome : marquée par les trilogies à suspens qu'elle lisait dans son enfance, elle a « toujours » pensé son Gabacho en héros de trois romans.

Claire Lesegretain

(1) Éd. Llana Levi, 384 p., 22 €. Le terme Gabacho est utilisé par les Mexicains pour parler du territoire américain. Par extension, il désigne ceux qui migrent de l'autre côté de la frontière. Liborio, le héros du roman, tente de se convertir en gabacho.

« Raoul Taburin », de Jean-Jacques Sempé, édité par Gallimard Jeunesse, va être porté au cinéma par Pierre Godeau avec Benoît Poelvoorde en tête d'affiche. © SEMPÉ/GALLIMARD/PHAEDON.



# leslivres

LE SOIR

On aime...  
 \* bien  
 \*\* beaucoup  
 \*\*\* passionnément  
 \*\*\*\* à la folie  
 ○ On n'aime pas du tout

l'oblique



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

**RIGUEUR  
ET DISTORSION  
TEMPORELLE**

Allez, un petit bouquin original à lire entre deux romans forts, pour reposer la tête. Quelque chose comme *Le 30 février*, d'Olivier Marchon. Un 165 pages sur pourquoi on est en 2017, sur la nuit du 4 au 15 octobre 1582, sur le 30 février 1712, l'heure d'été et d'hiver et autres curiosités de la mesure du temps. Amusant, instructif et délassant, quoi de mieux pour faire un break ? Et puis l'auteur parle de l'année 1700 qui a succédé à l'année 7208 en Russie. Et d'ajouter : « En cause, non des machines à remonter le temps comme dans celle de George Orwell, mais des changements de référentiels temporels. » Attendez : relisez. Oui, l'auteur parle bien des machines temporelles de George Orwell. Et c'est son référentiel à lui qui était déglingué. Car *La machine à explorer le temps*, daté 1895, est le premier roman d'Herbert George Wells et pas d'Orwell, qui lui a préféré s'installer dans sa *Ferme des animaux* en 1984. Du coup, je n'ai pas poursuivi ma lecture. Si l'auteur (et l'éditeur - Le Seuil) a laissé passer cette erreur, quelles autres horreurs ce livre cache-t-il encore ? Cette faute est une bonne leçon pour les auteurs de ce genre de bouquins, et évidemment pour les journalistes. L'exactitude est leur politesse, la rigueur doit être leur préoccupation fondamentale. Le reste n'est que discours.

## l'agenda



**Hoda Barakat**

est une écrivaine de Beyrouth, comme Iman Humaydan et Elias Khoury. Ils seront à Bozar le jeudi 9 à 20 h à l'initiative de Passa Porta.

**Alain Loute et Louis Carré** présentent leur *Donner, reconnaître, dominer, Trois modèles en philosophie sociale* (Septentrion) le mardi 7 à 19 h chez Tulitu, à Bruxelles.

**Laurent Demoulin** est avec *Robinson* (Gallimard) au Centre cult. de Huy le jeudi 9, à 20 h.

**Alain Berenboom** souffre du *Hong Kong Blues* (Genève) le mardi 7 à 18 h 30 chez Chapitre XII à Ixelles.

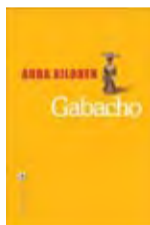
**Michel Archimbaud** est chez Tropismes, à Bruxelles, le mercredi 8 à 19 h avec ses livres d'entretiens avec Bacon et Boulez (Gallimard).

**Daniel Pennac** reprend son *Malassène* (Gallimard). Il l'expliquera sur *La Deux*, lundi 6, à 22 h 45.

**LIVRES  
A DOMICILE**

# « L'imaginaire nous rend humains »

La jeune Mexicaine Aura Xilonen a écrit le bouillonnant et passionnant « Gabacho ». Le choc des poings, le poids des mots délirants



roman

Gabacho

\*\*\*\*

AURA XILONEN

Traduit de l'espagnol par Julia Chardavoine

Liana Levi

384 p., 22 €

ebook 16,99 €

## ENTRETIEN

Ce *Gabacho*, c'est Speedy Gonzales, la colère des chicanos, l'irrésistible ascension du Super Champion de boxe, le bruit de la baston, la poésie du quotidien, les couleurs du langage, la résurrection de l'amour, le tout malaxé et cuisiné par le délire, l'enthousiasme et le talent d'Aura Xilonen, une jeune Mexicaine qui a aujourd'hui 21 ans mais qui a écrit ce premier roman à 19.

Un *gabacho* au Mexique, c'est un gringo, un yankee. Ce que Liborio voudrait être, lui qui, tout jeune encore, a passé le Rio Grande à la nage pour déboucher dans une petite ville du sud des Etats-Unis. Mais il n'est jamais qu'un *Indio*. Heureusement, il y a le Boss, qui le loge et l'emploie à nettoyer sa librairie hispanique, où il lit avidement. Et puis il y a Aireen, qui lui éclaire la vie.

Liborio n'hésite pas à utiliser ses poings et encaisse les coups avec une patience incroyable. Si bien qu'on le remarque et qu'on en fait un champion de boxe. Et qu'Aireen lui offre son amitié, même s'il eût préféré davantage.

Ce roman, c'est l'itinéraire périlleux d'un enfant pas gâté qui se trouve un destin, une émouvante histoire d'amour, une histoire réaliste d'aujourd'hui. Avec une structure maîtrisée, Liborio comme narrateur et des flash-back dans sa tête. Avec une écriture bouillonnante, portée par une langue inventive et colorée, qui ose prendre le temps de pauses poétiques, style : « Ses lèvres de coquillage se répandent dans l'air en cercles concentriques et éclatent contre mes tympanes comme des pétales de pacotille sur le trottoir, comme de petites perles de pissenlit qui s'envoleraient et deviendraient transparentes, aériennes, au contact de l'eau ou du soleil. »

Aura Xilonen était en janvier à Paris. Nous y avons rencontré cette jeune femme débordante de vie et de sympathie.

Dans le roman, vous dites que « les romans sont superficiels,

nunuches et snobinards ». C'est pour ça que vous avez écrit vous-même ?

Ce n'est pas forcément moi qui prétends ces choses, c'est Liborio, qui ne connaît pas le monde littéraire et qui a le droit de tirer sur tout ce qui bouge. Mais c'est vrai que quand je regarde les photos d'écrivains, ils ont le plus souvent le regard au loin et l'allure hautaine. Ça m'amuse, mais finalement on a envie de leur tirer dessus pour qu'ils perdent de leur superbe.

Pourquoi écrivez-vous alors ?

Parce que j'adore raconter des histoires et que c'est le moyen le moins cher de voyager. L'écriture est le seul moyen qui permette de créer sans avoir d'argent. Ce qui me touche, dans l'écriture, c'est de pouvoir créer un monde nouveau, qui surprend, qui inspire, qui fait naître l'imaginaire, qui nourrit les lecteurs. C'est dans l'imaginaire qu'on est vraiment des êtres humains.

Et puis il y a l'amour des mots.

J'adorais écouter ma grand-mère originaire de Veracruz, où les gens ont tendance à s'exprimer en termes grossiers mais drôles, à toujours chercher de vieilles expressions un peu vulgaires. Ma mère elle, prof de lettres classiques, me racontait l'origine des mots, leurs racines, leurs synonymes. Et puis il y a les mots que j'ai découverts par les livres et par internet. L'espagnol du Mexique est une langue très imaginative, très maniable. La couleur, la texture des mots ne sont pas les mêmes au Yucatán ou à Monterrey ni selon les milieux. Il

y a la langue des frescas, les gosses de riches, truffée d'anglais, celle des barrios, des nacos, etc. Et l'albur est une manière de jouer avec la langue, d'y adjoindre de la moquerie et des connotations sexuelles. Il y a, au Mexique, une souplesse du langage particulière. C'est la langue de mon époque et c'est ce que j'aime. J'ai aussi pris goût à inventer, modifier, créer mes propres termes pourvu qu'ils sentent le Mexique.

« Gabacho » est une histoire d'initiation, de quête de soi.

Liborio va se trouver, se découvrir, mais c'est un processus inconscient. Il est comme une page blanche, il ne sait pas d'où il vient, il ne connaît ni son lieu, ni sa date de naissance, ni sa famille. Il va traverser le fleuve à la recherche de l'espoir, de l'amour, de quelque chose. Liborio fait partie de ces gens qui se détestent, il préférerait être n'importe qui sauf lui. En traversant le fleuve, il cherche à survivre à sa propre existence et en découvrant que des gens sont aimables, lui tendent la main, sont prêts à l'aider, il va progressivement apprendre à s'aimer lui-même.

C'est aussi une histoire d'amour, qui le transforme.

L'amour est le seul sentiment qui peut faire profondément changer les gens. Liborio commence à sentir, à penser différemment dès qu'il voit Aireen passer. Pour lui, la vie était quelque chose de laid et d'affreux, et quand il rencontre Aireen, tout s'illumine. C'est comme s'il y avait soudain une lumière au bout du tunnel.

Aireen est la première personne qui lui montre qu'il peut être autre chose qu'un papier jeté au sol et sur lequel les gens marchent.

Propos recueillis par JEAN-CLAUDE VANTROYEN

## LA TRADUCTRICE

« J'ai lu San-Antonio »

Julia Chardavoine a traduit ce qui devait être un casse-tête. Mais elle vit au Mexique depuis quatre ans... « J'ai eu une grande chance, dit-elle : le livre a été vendu en même temps dans plusieurs pays d'Europe et j'ai pu proposer aux autres traducteurs, comme j'étais sur place au Mexique, d'entrer en contact ensemble avec Aura Xilonen. On a géré un mail commun pour lui poser des questions. J'ai vu que je n'étais pas toute seule dans ma galère. J'ai relu du Queneau, j'ai lu du San-Antonio, pour m'imprégner et me libérer dans mon rapport à la langue française. J'ai fait des recherches sur le régionalisme, sur l'argot. Mon père, qui est un vieux Parisien, et ma mère, marseillaise, m'ont donné leurs vocabulaires particuliers. Aura nous a dit : vous êtes coauteur, je veux que vous transposiez mon roman dans votre culture, dans votre langue. C'était une belle liberté. »

J.-C. V.

## texto

Les premiers mots du roman

Et donc pendant qu'ils étaient là, ces crevards, à courir après la gisquette, à la harceler, à lui crier des cochonneries, je me suis dit que si je les défonçais tous, ces cons de latinos, je pourrais changer de vie. Après tout, je suis né-mort et franchement j'ai peur de rien. Je l'ai toujours su et je me suis dit que j'en aurais la preuve en explosant les dents du type qui était en train de faire son numéro à la gisquette. Elle, elle disait pas un mot, elle guettait l'arrivée du bus au bout de la rue, comme ça, toute mal à l'aise, et encore plus quand ce fils de pute lui a palpé le cul avec ses doigts mycosiques. J'ai tout de suite lâché mon poste au bookstore où je travaillais, ça vibrerait autour de moi et j'ai foncé lui coller mon poing dans la gueule. Au fond, qu'est-ce que j'avais à perdre, vu que j'avais jamais rien eu. Je le prends par-derrière, ce guignol, je lui fracasse la cheville, et lui, il se plie en deux, comme ça, au ralenti, comme une bestiole qui glisse le long d'une vitre un jour de pluie, puis je lui fous une droite monumentale juste derrière la tronche, là, de toutes mes forces. Bim ! Bam ! Boum ! Et que je lui pète les dents jusqu'à ce qu'il ait le nez dans son sirop, bien épais, qu'il reste là à chier dans son froc, à tituber sur le trottoir, jambes écartées.

« J'ai aussi voulu montrer que la vie compte autant d'embûches aux Etats-Unis qu'au Mexique et qu'il ne faut pas chercher à partir. » © D.R.



# LE MEXIQUE, C'EST PAS L'AMÉRIQUE

Par Emmanuel Tellier

*De nombreux Mexicains rêvent toujours des Etats-Unis, où ils sont plus de six millions à vivre clandestinement. En réaction au « mur de Trump », d'autres appellent à résister, fiers de leur culture et de leur histoire.*



**L**e jeune et fragile héros de *Gabacho*, premier roman d'Aura Xilonen, passe son temps à se battre avec des types plus forts que lui ; bastons de rue à poings nus, ecchymoses en cascade, œil au beurre noir indélébile. Liborio est un clandestin mexicain. Il range des bouquins dans une librairie sans âme en périphérie d'une ville américaine sans nom, exploité par un patron qui lui impose de dormir à même les stocks de livres – meilleur moyen, a dit « le boss », d'éviter de faire des âneries après le boulot et de se faire attraper par la police. Mais même quand il rase les murs, le quotidien de Liborio s'écrit à coups de poing dans les dents. Comme si la vie lui refusait toute douceur, tout repos... Après l'une de ces bagarres mémorables, celle qui ouvre le roman (il a pris la défense d'une jeune femme chahutée dans la rue et, pour une fois, il est sorti vainqueur de la rixe), le clandestin raconte : « Ah, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien : depuis le jour où j'ai plongé dans le Río Bravo et où j'en suis ressorti à la force de mes bras des heures plus tard, la peau sur les os et à moitié mort, respirant comme si c'était la première fois. C'est là, au pied de l'eau, que j'ai définitivement cessé d'avoir la trouille des trucs balèses. »



Aura Xilonen a la même jeunesse rageuse que son héros. A 21 ans, l'auteur est la grande révélation littéraire mexicaine du moment, et son *Gabacho* – 360 pages d'un récit haletant dans la peau de ce migrant aux nerfs à vif –, gros succès des deux côtés du Río Grande (appelé Río Bravo au Mexique), s'apprête à conquérir la France, l'Espagne et même la Chine. « Oh non, je ne m'attendais pas à ce qu'autant de gens lisent mon livre, pas du tout ! » promet-elle dans un éclat de rire où la modestie le dispute à l'incrédulité, à la terrasse d'un café du paisible quartier de Coyoacán, à Mexico. « Ce roman, je ne pensais pas le publier. Je l'ai écrit pour mes proches – ma grand-mère surtout, à qui j'ai emprunté l'argot jouissif de sa région de Veracruz. Les lecteurs sont surpris qu'une fille de mon âge puisse décrire des faits aussi violents, parler cru, écrire des choses comme "mes couilles jouent des castagnettes", mais dans le monde où j'ai grandi, c'est la langue de tous les jours ! J'ai eu envie d'un roman qui montre le Mexique tel qu'il est : ses blessures, sa violence, l'errance de ceux qui partent. Mais aussi le courage, la solidarité des gens. Je voulais un personnage qui serre les dents et refuse de baisser les bras. »

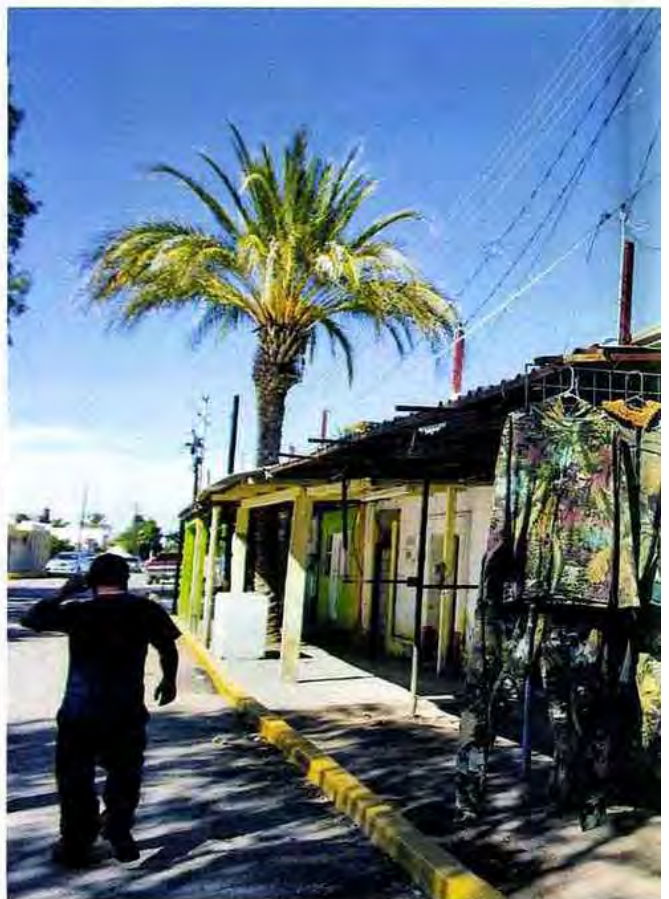
*Gabacho* tombe à pic. Il va permettre à des centaines de milliers de lecteurs d'entrer dans l'intimité vibrante d'une écriture mexicaine, viscérale et ultra contemporaine, à un moment dramatique dans l'histoire du pays : celui où le 45<sup>e</sup> président des Etats-Unis d'Amérique, un certain Donald Trump, a ordonné, par décret, la construction d'un « mur » achevant de séparer physiquement les deux nations<sup>1</sup>. Affront supplémentaire : Trump entend faire payer les travaux exorbitants (on parle de 26 milliards de dollars) aux Mexicains. « Une insulte faite à notre peuple, s'étrangle Aura Xilonen, mais qui devrait nous pousser à nous interroger : n'avons-nous pas trop longtemps accepté d'être asservis par les Américains ? Si le mur est achevé, on devrait y coller des miroirs, pour que le Mexique se regarde en face... Où est passé notre amour-propre ? Je crois que ma génération va sonner le réveil du pays : arrêtons de courber l'échine. Enfin ! »

A la différence de son héros cabossé, parti pour fuir la misère, Aura, qui vit chez sa mère à Puebla, à trois heures de Mexico (et suit des études de cinéma), n'est jamais passée « de l'autre côté » – *el otro lado*, l'expression utilisée par les Mexicains pour parler de leur géant de voisin. Cette douloureuse vie de clandestin – il y aurait entre six et sept millions de Mexicains sans papiers au nord du Río Grande –, Xilonen l'a donc entièrement imaginée, puis rédigée les yeux fermés, dans sa chambre d'enfant, après avoir « absorbé » des centaines de photos du Texas sur Internet. « Je n'ai jamais eu de désir pour les Etats-Unis, et je trouve idiot cette fascination

De haut en bas : deux Haïtiens demandeurs d'asile à Tijuana ; des Mexicains parlent avec les leurs à travers la clôture qui les sépare des Etats-Unis ; une boutique d'Altar, à 100 kilomètres de la frontière, vend sacs de couchage et tenues de camouflage. Ci-dessous : Aura Xilonen, auteur de *Gabacho*, qui met en scène un clandestin.



LOUIS MAULEÓN / GUILLERMO ARIAS/AFP







qu'ils exercent : le rêve américain, honnêtement, qui peut encore y croire ? Culturellement, qu'avons-nous à leur envier ? Et en termes de tissu social, de liens entre les gens ? J'ai des copains qui me disent : "De l'autre côté, c'est trop stylé !" Mais pour moi, c'est le Mexique qui est stylé. C'est notre climat, la beauté de nos paysages, nos montagnes, notre richesse culturelle, notre histoire commune, la douceur de nos mères... Ça, c'est stylé ! »

Frida Kahlo ne disait pas autre chose en 1932 lorsqu'elle mettait en scène son amour de la patrie et son rejet du voisin impérialiste dans son cinglant *Autoportrait à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis* : côté gauche, une pyramide précolombienne, des symboles religieux, une terre féconde ; côté droit, le tumulte d'un paysage industriel et un drapeau américain noyé dans les fumées d'usines. Aura applaudit : « Je suis tellement fière des grands artistes de cette époque, Frida, son mari, le muraliste Diego Rivera, et tant d'autres : ils avaient une lucidité combative, une haute idée du Mexique et de son héritage. J'ai grandi dans une famille où ce passé fait toujours référence. Ma grand-mère me berçait en me parlant de la révolution de 1910 », et mon père avait peint un immense Zapata sur notre maison. Petite, je trouvais ça très beau. »

Vision romantique d'un Mexique qui devrait, aujourd'hui plus que jamais, résister aux coups de boutoir de l'Oncle Sam ? « Je vous assure que ce désir de résistance n'a rien de romantique, réplique Ariadna Estévez, chercheuse à l'Université nationale autonome de Mexico et spécialiste des relations entre les deux pays, car nous sommes de plus en plus nombreux à penser que les accords de l'Aléna nous ont rendus trop dépendants des Américains, et trop éloignés des racines



## « LES ÉTATS-UNIS, UN VOISIN IMPÉRIALISTE ET MÉPRISANT »

Alain Rouquié, politologue et spécialiste de l'Amérique latine, a été ambassadeur de France au Mexique de 1989 à 1992.

**Quel regard portez-vous sur « le mur de Donald Trump » ?**

C'est de la gesticulation, l'engagement de campagne d'un homme qui a gagné sur la promesse de ne pas être un « homme politique », et du coup s'entête à ne surtout pas l'être – pour notre malheur à tous. Vouloir faire payer le mur aux Mexicains est une humiliation de plus.

**Sommes-nous à un moment décisif de la relation entre les deux Etats ?**

Le Mexique a toujours eu des relations tendues avec ce voisin prédateur, impérialiste et méprisant. Personne n'a oublié que le pays s'est vu capter la moitié de son territoire – du Texas à la Californie – par les « yankees » au sortir de la guerre américano-mexicaine (1846-1848)... Si des successions de *modus vivendi* sur l'immigration et l'économie (dont les accords de l'Aléna) ont rendu la relation acceptable, elle n'a jamais été égalitaire. Il n'existe nulle part ailleurs une frontière de cette taille entre une économie surpuissante et un Etat émergent. C'est un peu comme si la France et l'Algérie n'étaient séparées que par un fleuve.

**Quelles peuvent être les clés de ce bras de fer ?**

Economiquement, Trump se tire une balle dans le pied. Si les importations de produits du Mexique sont fortement taxées, le coût de ces biens aux Etats-Unis va augmenter. Fabriquées à 100 % sur leur sol, les voitures américaines seront elles aussi plus chères et ne s'exporteront plus. Idem dans l'agriculture, l'aéronautique... Mais Trump est un bonimenteur. Il sait que le mur n'endigera pas l'immigration illégale – la plupart des clandestins arrivent en avion, avec un visa de touriste –, et il ne stoppera pas le trafic de drogue, car les cartels utilisent des souterrains, des jets privés, des sous-marins. Trump sait tout ça, mais comme il a promis le mur, il va le faire, façon « char d'assaut » ! En représailles, le Mexique, Etat tampon, a de sérieux moyens de pression : rendre poreuse sa frontière sud et laisser passer les migrants d'Amérique centrale, ou arrêter de collaborer avec la police états-unienne et d'extrader des narcos comme [Joaquín Guzmán, dit « El Chapo »]. Au fond, le rapport de force n'est pas forcément favorable aux Etats-Unis...

culturelles qui nous lient à l'Amérique latine. A Trump, politicien brutal et cynique, nous devrions opposer le visage de la fierté ! Mais le gouvernement d'Enrique Peña Nieto, affaibli par des accusations de corruption – un mal endémique qui gangrène toute notre société –, semble incapable d'incarner une réponse nationale crédible... Trump accuse les Mexicains, sans distinction, d'être des bandits, des dealers de came. C'est ignoble, mais nous manquons de représentants capables de lui répondre les yeux dans les yeux. Prenez la question de la drogue : les narcotrafiquants mexicains seraient-ils si puissants si les Etats-Unis n'étaient pas le plus gros consommateur de cocaïne et d'héroïne du monde ? Qui sont-ils pour nous faire la leçon ? »

« Pauvre Mexique, si loin de Dieu, si proche des Etats-Unis ! » déplorait déjà le président Porfirio Díaz : c'était en 1878, et depuis la contiguïté entre les deux Etats (3 000 kilomètres de frontière commune) n'a cessé d'être source de tensions. « Sauf que les Américains ont été bien contents, depuis des décennies, d'avoir des travailleurs mexicains corvéables à merci pour travailler dans leurs champs, leurs élevages ou pour garder leurs gosses à la maison... le plus souvent sans papiers ! » poursuit Ariadna Estévez, qui déplore qu'une majorité d'élus (et de ses concitoyens) ait opté pour la posture »

### À LIRE

**Gabacho**  
d'Aura Xilonen,  
traduit par Julia  
Chardavoine,  
éd. Liana Levi,  
368 p., 22 €.



## REPÈRES

**121 millions** d'habitants au Mexique.  
**26,6 ans** et **28,7 ans** : âge médian pour les hommes et les femmes.  
**15<sup>e</sup>** économie mondiale.  
**9<sup>e</sup>** producteur de pétrole.  
**25 milliards** de dollars/an : montant des transferts d'argent des Mexicains résidant aux Etats-Unis.  
**13 millions** de citoyens mexicains, dont 6 à 7 sont clandestins, vivent aux Etats-Unis (pour une population totale de 318 millions).

de la victimisation. Pour elle, la vraie question est ailleurs : « *Pourquoi les Mexicains quittent-ils leur pays ? Comment les retenir ici, où se trouvent leurs racines ? Comment transformer le Mexique en un territoire apaisé, où chacun pourrait élever sa famille décemment, sans la violence des cartels, sans la corruption qui salit tout ?* »

Les chiffres sont hélas cruels pour le fier pays qu'aimeraient voir advenir Aura Xilonen et Ariadna Estévez : 60 % de la population du Mexique vit sous le seuil de pauvreté. Et chaque année, 200 000 clandestins tenteraient de passer « de l'autre côté » par voie terrestre<sup>4</sup>, versant parfois jusqu'à 8 000 dollars à des passeurs (les « coyotes ») plus ou moins véreux. Parmi ces candidats à l'exil, au moins 40 000 seraient des *wetbacks* (« dos mouillés »), ces silhouettes qui traversent le Río Grande à la nage, au péril de leur vie, comme le personnage de *Gabacho*... Cette vaste zone de la frontière, Ariadna Estévez la connaît bien : elle s'y rend régulièrement pour son travail. Lors d'un récent séjour à Tijuana, elle a découvert « *une chose inouïe, dont personne ne parle jamais, la présence de 30 000 réfugiés haïtiens* ». Une population à la dérive, refoulée du Brésil où elle avait trouvé refuge après le séisme de 2010. « *La crise est si grave au Brésil que ces gens privés de travail ont décidé de tenter leur chance au nord. Mais Trump a été élu et la porte, légèrement entrouverte sous Obama, s'est refermée... Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le verrouillage de la frontière n'a pas pour objectif de décourager les seuls Mexicains, mais tous les migrants d'Amérique centrale et même des Caraïbes. C'est un mur qu'on pose cyniquement entre le Nord et le Sud.* »

A Tijuana, les trente-trois centres d'accueil sont saturés – même les rares jardins au gazon brûlé par le soleil ne peuvent plus accueillir la moindre tente de secours. De trois cents entretiens d'admission par jour, les officiers de l'immigration américaine sont passés à seulement soixante (sur ordre de Washington) : il faut désormais cinq mois pour obtenir son audition... pour être refoulé dans 95 % des cas. Ces délais d'attente créent des tensions terribles entre ces Haïtiens (francophones, souvent ingénieurs de formation, professeurs,

médecins) et les réfugiés du Salvador, du Honduras et du Guatemala – bien plus nombreux que les Mexicains – qui fuient les violences de leur pays et empruntent la même route. « *Alors les refoulés errent dans Mexicali ou Ciudad Juárez, ces non-villes où plane en permanence le parfum de la mort. On y croise des centaines de personnes le regard vide, marchant sans but, des gens très abîmés psychologiquement car perdant tout espoir.* » La plupart de ces « âmes mortes » dorment dans des terrains vagues, des bouches d'égout. « *Elles rejoignent alors le triste contingent des "humains jetables", se désole Ariadna Estévez en faisant référence à l'expression *disposable life* (« vie jetable ») proposée par le chercheur canadien Henry Giroux. « *C'est le monde d'aujourd'hui. On meurt chaque jour en Méditerranée, au Yémen, en Somalie, au Mexique, et ça n'émeut plus grand monde. Comme si la vie n'avait plus aucune valeur...* »*

Quand on se fait l'écho de cette réalité pire que la fiction, Aura Xilonen, tel son héros sur le qui-vive, serre les dents et montre les poings. « *La vraie raison d'être du mur de Trump est de rendre une population déjà aux abois plus vulnérable encore. Beaucoup d'illégaux vivant au Texas ou en Arizona – je pense aux femmes, aux enfants – vont quitter les Etats-Unis d'eux-mêmes, de peur d'être arrêtés et déportés. Mais faute de mieux au Mexique, les maris, les pères, les grands frères vont rester. Et eux vont se retrouver comme Liborio dans mon roman : exploités, tapis dans leur trou, asservis. C'est ça, le projet de Trump et ses amis : exploiter une main-d'œuvre cloîtrée dans la peur en la privant de tout moyen de se rebeller.* » Sous couvert d'anonymat, un fonctionnaire rencontré au Mexique ira plus loin encore : « *Dans les Etats du sud des Etats-Unis, les riches exploitants agricoles n'ont jamais digéré la guerre de Sécession et l'abolition de l'esclavage ! D'une certaine façon, les latinos clandestins sont en train de devenir les esclaves du XXI<sup>e</sup> siècle...* »

Avant de quitter Mexico City, où la vie semble décidément plus douce que le long de la frontière, 2 800 kilomètres plus au nord, nous rendons visite à Carlos Puig, journaliste pour le quotidien *Milenio*. Allons-nous trouver chez lui une parole plus modérée ? « *Certainement pas ! Je suis très en colère, comme tant de Mexicains... Au départ, ces menaces de mur de Trump nous faisaient plutôt rire, on ne les prenait pas trop au sérieux. Mais dès son investiture, on a réalisé qu'il ne plaisantait pas.* » Chaque matin, Carlos Puig, qui a longtemps vécu au Texas (il y dirigeait un quotidien hispanophone), tient la chronique de ce divorce brutal dans un édito lu dans tout le pays. « *Hier, je rappelais que les autorités mexicaines ont fait un travail énorme pour sécuriser la frontière depuis dix ans, personne n'ayant intérêt au chaos. Alors c'est terrible de subir les leçons de morale des Américains, eux qui ont si longtemps fermé les yeux... Mais j'ai aussi écrit qu'il me semblait illusoire de répondre par l'invective. Il faut regarder les choses en face : notre économie dépend entièrement des Etats-Unis. Partir en guerre serait suicidaire...* » Que faire à la place ? « *Essayer de négocier... Garder notre sang-froid... Serrer les dents...* » Quitte à prendre encore quelques claques, comme le héros de *Gabacho* ●

<sup>1</sup> De nombreux segments sont déjà fermés par des murs, clôtures et zones interdites. Il resterait 50 % de la frontière à sécuriser (marais, montagnes, déserts), d'où le coût.

<sup>2</sup> Un soulèvement populaire contre la présidence du général Porfirio Díaz ; Zapata fut l'un des héros de la révolution.

<sup>3</sup> Accord de libre-échange nord-américain (Etats-Unis, Canada, Mexique), entré en vigueur en 1994.

<sup>4</sup> Ils sont bien plus nombreux à voyager en avion, avec un visa de touriste (lire encadré).

Des croix en bois ont été posées sur la clôture qui sépare les deux pays, à la mémoire de migrants morts en essayant de passer.



# Elues par

# l'Amérique!

Stars dans leur pays, elles sont traduites en France. Gothique argentin, trompe-l'œil américain ou uppercut mexicain ? PAR SOPHIE PUJAS

## Aura Xilonen

### Boxeuse et picaresque

**T**ornade d'énergie sautillante au rire éclatant, Aura Xilonen, 21 ans, a toujours collectionné les mots. Petite fille, elle les notait dans un carnet quand elle en rencontrait un nouveau et s'est plongée des heures durant dans la lecture systématique du dictionnaire. Aujourd'hui, c'est dans un premier roman très remarqué au Mexique que cette étudiante en cinéma organise son propre feu d'artifice langagier. Elle y raconte le destin d'un jeune immigré clandestin mexicain aux Etats-Unis, Liborio. Il découvre la lecture en travaillant chez un libraire bourru, tombe fou amoureux, mais doit jouer des poings pour se tailler une place, des bagarres de rue aux rings de boxe. Xilonen fuit habilement le récit social direct pour signer une épopée picaresque et truculente, portée par l'amour des êtres et le goût du romanesque. La jeune romancière plaide avec ■■■

Le Point 2317 | 2 février 2017 | 79



**Tonique.** Aura Xilonen offre un déluge verbal à son héros boxeur.

■■■ ferveur pour la joie et la réinvention de soi. «*Mon Liborio, ce cœur pur, j'en suis amoureuse!*» sourit-elle. C'est quand son grand-père a perdu la parole à la suite d'une attaque cérébrale qu'elle a décidé d'écrire un roman. Ce conteur hors pair l'a bercée du récit de ses aventures magnifiques. «*Il avait été boxeur, pianiste, journaliste, tenancier de thermes... Je ne sais pas lesquelles de ses histoires étaient vraies, mais quelle importance?*»

Au fil de l'écriture, elle a abandonné l'idée d'utiliser directement les anecdotes familiales. Mais elle a tout de même choisi pour son héros le prénom de son grand-père... Et lui a fait don d'une verve lexicale irrésistible. Écrit à la première personne, le récit multiplie les jeux de mots, les télescopages verbaux, les emprunts à la langue de la rue. «*Lire, bordel, ça fait mal aux yeux au début, mais peu à peu l'âme se fait contaminer. Le soir j'embarquais de petits livres encore chastes sur ma mezzanine et le matin, je les redescendais dépuçés*», explique le personnage autodidacte. Pour accomplir le tour de force de le transposer en français, sa traductrice s'est d'ailleurs plongée dans Queneau, «*San-Antonio*» ou des dictionnaires d'argot. Une très réjouissante entrée en littérature ■

«*Gabacho*», d'Aura Xilonen, traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Chardavoine (Liana Levi, 368 p., 22 €).



## La Culture

### Livres



ROMAN PIMENTÉ

## Prodige MEXICAINE

Avec son air candide, on lui donnerait la Virgen de Guadalupe sans confession. Mais faut voir ce qu'elle écrit, la très douée Aura Xilonen, née en 1995 à Mexico ! Son premier roman, *Gabacho*, publié l'année de ses 19 ans, est un véritable coup de poing littéraire : il fait parler eru, la rage au ventre, Liborio, 17 ans, qui a traversé le Rio Bravo à la nage, avant de gagner une ville du sud des Etats-Unis. Immigré clandestin abonné aux bastons, employé un temps dans une librairie hispanique, l'adolescent chétif se retrouve à la rue, condamné à un quotidien de paria et de crève-la-faim. Sa prédisposition pour la boxe l'aidera à s'en sortir – les livres, l'amour, la solidarité itou. « C'est une vraie fiction, nourrie par les reportages et les témoignages que j'ai lus, mais qui rend surtout hommage à mon grand-père journaliste, migrant aussi, confie la romancière, aussi ravissante que mature, récemment de passage à Paris. Lorsqu'il est devenu paraplégique et privé de l'usage de la parole, j'ai voulu sauvegarder ses histoires. » Elle s'y emploie avec une plume ébouriffante, qui mêle argot, mots rares, verlan, *ingleñol*, néologismes, expressions désuètes – la traduction est remarquable. Ce n'est pas en vain qu'un oncle l'a incitée, petiote, à lire chaque semaine une lettre du dictionnaire... Si Aura Xilonen étudie actuellement le cinéma à l'université de Puebla, cette inconditionnelle de Juan Rulfo, de Cervantès et de *Harry Potter* prévoit déjà une suite aux aventures de Liborio. *Estupendo!* D. P.



GABACHO,  
PAR AURA XILONEN,  
TRAD. DE L'ESPAGNOL  
(MEXIQUE)  
PAR JULIA CHARDAVOINE,  
LIANA LEVI, 368 P., 22 €.

**ROMAN** GABACHO • AURA XILONEN, Les Éditions Liana Levi

" Faut pas grand chose pour survivre. Pour vivre par contre, je ne sais pas "



Aura Xilonen avait tout juste dix-neuf ans lorsqu'elle a écrit ce premier roman.

Avec une énergie qui jamais ne s'épuise, elle talonne un clandestin mexicain décidé à survivre coûte que coûte.

Un petit phénomène littéraire ayant le mérite d'inventer une langue originale, déjà récompensée par le prix Mauricio Achar.

En mexicain, " Gabacho " signifie gringo, l'étranger. Liborio en est un dans cette ville torride du sud des Etats-Unis où il survit en attendant de rejoindre New York. Il a réussi à passer la frontière en traversant le Rio Bravo à la nage dans des conditions extrêmes. Presque mort, secouru par d'autres clandestins, il a travaillé dans les champs de coton avant de trouver un refuge aléatoire dans une librairie tenu par un quinquar ronchon avec qui il entretient une relation vaguement affectueuse malgré les insultes iconoclastes que le boss lui assène à longueur de journée. Au moins, il a un toit, quelques dollars, il peut subtiliser en cachette des ouvrages auxquels il ne comprend rien, mais qu'il persiste néanmoins à lire et, surtout, rien ne l'empêche de surveiller derrière la vitrine une belle " gisquette " dont il est secrètement fou amoureux. Un jour alors que deux voyous importunaient la jeune femme, il n'a pas pu s'empêcher de jouer des poings et de les mettre ko. Avec pour conséquence immédiate, l'irruption du chaos dans sa pauvre existence.

Aura Xilonen utilise toutes les ressources de l'argot pour créer un langage fleuri, coloré, suggestif sans être vulgaire. Elle invente un lexique, manie le spanglish, ce mélange d'espagnol et d'anglais pratiqué par les latinos et réussit à diffuser une atmosphère à la fois électrique et rafraîchissante malgré la chaleur ambiante. Liborio est particulièrement touchant avec cet instinct de survie hors du commun, ses pulsions de justicier, sa capacité infinie à encaisser les coups et sa droite qui assomme en un clin d'œil les plus costauds.

Qu'il s'agisse d'exprimer sa rage contre l'injustice, sa candeur amoureuse ou les situations burlesques qu'il attire régulièrement, la prose est si inventive, la force des sentiments si bien rendue que l'on ne peut qu'adopter ce héros désespéré et téméraire qui ne lâche rien, ne laisse pas la plus petite chance aux embuscades du destin. Aura Xilonen cogne aussi fort avec les mots que Liborio avec ses poings. Si elle persiste dans l'écriture, on devrait entendre parler d'elle. +

Béatrice Arvet

#### REPÈRES

► Née en 1995 au Mexique, Aura Xilonen est orpheline de père et a vécu 2 ans en Allemagne. Pour ce 1er roman, elle s'est imprégnée du langage si particulier de ses grands-parents. " Campéon Gabacho ", lauréat du prix Mauricio Achar en 2015, a reçu immédiatement l'adhésion des éditeurs américains et européens qui en ont acheté les droits. Actuellement âgée de 21 ans, elle suit un cursus de cinéma à la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla.



## Critiques | Littérature

### Exister au nord du Rio Bravo à la force des poings et des mots

L'épopée tragique et drôle d'un jeune clandestin mexicain au Etats-Unis. Un premier roman percutant d'Aura Xilonen

ARIANE SINGER

**A**ccepter d'emblée l'upercut. Ne tenter aucune esquive, aucune parade. Se prêter de bonne grâce à ce crochet du droit narratif et linguistique qui, dès la première page, déstabilise le lecteur sans recours possible. Telle est sans doute la meilleure façon de s'immerger dans *Gabacho* (synonyme de « Gringo » ou de « Yankee »), le premier roman, très remarqué outre-Atlantique, de la Mexicaine Aura Xilonen.

La jeune romancière – elle est née en 1995 – met en scène les aventures d'un adolescent, Libo-

rio, immigré illégal, livré à lui-même dans une ville du sud des Etats-Unis. Employé dans une librairie hispanique, rudoyé par son « Boss » qui l'affuble de quolibets des plus fleuris (« *pue-dubec* », « *petit pédé lévite* », « *sale tafiole sybarite* »...), le garçon orphelin apprend la vie dans la rue, à la force de ses poings. Ses coups, ce gringalet mal nourri les assène avec une redoutable précision à ceux qui lui cherchent querelle ou qui molestent la jeune femme de ses rêves, la « *gisquette* », une inconnue, nommée Aireen, dont il est tombé amoureux. Sa puissance hors du commun lui vaudra d'être repéré par des adultes plus ou moins bien intentionnés et de devenir boxeur professionnel.

Pour conter les péripéties de ce Lazarillo de Tormes (1554), héros du genre picaresque rhabillé à la

mode *Trainspotting* (d'Irvine Welsh, Seuil, 1995), Aura Xilonen frappe elle-même fort et juste. Son récit, percutant de vivacité, souligne avec une étonnante clarté, loin de toute caricature, la brutalité de l'exil et de la pauvreté, dans un monde aux yeux blasés.

**GABACHO**  
(*Campeón gabacho*),  
d'Aura  
Xilonen,  
traduit de  
l'espagnol  
(Mexique)  
par Julia  
Chardavoine,  
Liana Levi,  
368 p., 22 €.

Dans cet eldorado américain, où les politiques migratoires se durcissent, qui se soucie vraiment du sort d'un clandestin de plus, échoué au péril de sa vie de l'autre côté du Rio Bravo ? Le roman, traversé d'habiles flash-back retraçant l'épopée tragique de Liborio depuis son Mexique



natal, dénonce avec intelligence l'indifférence de la plupart et l'hostilité des Latinos naturalisés. Mais aussi le profit que certains essaient de tirer des immigrants, dans cette jungle urbaine où l'individualisme règne sans partage.

#### **Prouesses de traduction**

Roman de formation et d'amour où l'humour décoiffant le dispute à la rage et la naïveté de la jeunesse à la lucidité d'un enfant grandi trop vite, *Gabacho* est aussi une formidable célébration de la force libératrice du langage, servie par des prouesses de traduction. Comme l'Oscar Wao de Junot Diaz (*La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao*, Plon, 2009), un autre immigré dont on reconnaîtra sans mal l'ombre bienveillante, Aura Xilonen, dans la bouche de son héros illettré, mêle avec jubilation argot, *span-glish*, néologismes, jurons ou termes d'une grande érudition. « Je tire la tronche, à la manière

d'une entéléchie dysfonctionnelle », énonce ainsi, entre deux « fuck » bien sentis, un Liborio exaspéré par les questions intimes dont le presse une femme qui l'aborde dans la rue. « *Le soleil s'ergastule sur les pierres, soulevant une poussière brûlante, des éclats de pleine mer insolationnée* », décrit-il encore ailleurs.

Simple fantaisie stylistique? Loin de là. Car à mesure que Liborio s'imprègne du contenu des livres de sa librairie – sans les comprendre outre mesure –, les mots se fraient un chemin en lui, se substituant peu à peu à sa violence première. Lentement, les phrases se débarrassent de leurs épines, laissant le pas à des passages d'une poésie profonde. L'insertion du paria dans la société qui le rejetait jusque-là peut alors commencer. De cette parole conquise progressivement, revanche sur un passé ingrat, Aura Xilonen fait une arme de construction magique: un bouleversant portrait de lutteur sensible à la cuirasse épaisse. ■



# Picaro-ci, Picaro-là

**Gabacho**  
d'Aura Xilonen  
(Liana Lévi)

**C'EST** un livre à faire lire à tous les bâtisseurs de murs. Le mur, ici, est un fleuve. Un simple ruban d'eau, asséché par une canicule dantesque, qui sépare deux mondes. Jeune Indien du Mexique, Liborio va le franchir, quitter la géhenne pour plonger à pieds joints dans l'enfer américain.

Tout juste sorti du bain, il raconte : « *Moi j'étais à poil parce que la chaleur, elle jaillissait désormais de mes entrailles, elle venait de l'intérieur, et mes fringues je les avais laissées le long de la route, dans l'herbe, derrière moi (...). Je me suis étalé à plat ventre, mordant la poussière, crucifié, noyé, attendant que les vautours viennent me bouffer la chair et que le soleil blanchisse mes os dans ce désert gringo.* » Si le lecteur en reste là, il se dit que ce « Gabacho » est un énième récit où se mêlent le misérabilisme, le pathos, le manichéisme. Sortez vos mouchoirs...

Sans nier cette réalité dramatique, ce premier roman d'une Mexicaine de 21 ans, longtemps exilée en Allemagne, est tout le contraire. Il est beau, puissant, riche, généreux. En un mot qui pourrait

être emprunté au vocabulaire du picaro-narrateur : solairistique ! C'est que Liborio ne possède pas tous les mots de sa terre d'exil. Alors il les emprunte à l'ingleñol ou le spanglish, ce mélange hispano-américain. Ou mieux : il les invente, sublimant la langue, lui donnant une force rare (sombbrero la traduction !). « Xilo » (le surnom de l'anti-héros) construit des phrases « *qui veulent tout dire et ne vous lâchent pas le sens du bout des dents* ». Des phrases gigognes, comme une vraie armée mexicaine.

On suit alors avec enthousiasme ce crève-la-faim clandestin dans son errance. Son récit politico-poétique est bâti comme elle : des allers-retours, des va-comme-je-te-pousse, des zigs et des zags, des impasses aussi. C'est bon de se perdre dans ce monde qui se refuse à lui, entre le « boss » qui l'exploite, la gisquette qui le fait se pâmer, la jeune fille à roulettes qui le fait avancer et son entraîneur de boxe qui lui apprend à virevolter.

Avec ceux-là et tous ses frères d'exil, Liborio « *continue à marcher à faux pas sur le fil de l'air* ».

**Didier Hassoux**

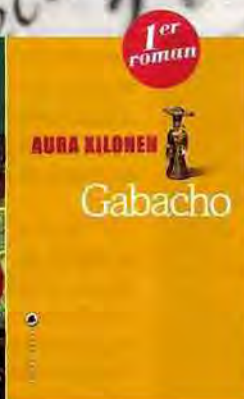
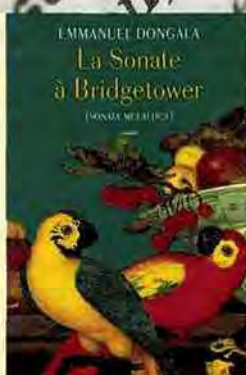
● 360 p., 22 €. Traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Char-davoine.



## Gagnez-les tous !

10 LOTS DE NOS 10 ROMANS COUPS DE CŒUR SERONT OFFERTS, PAR INSTANTS GAGNANTS, AUX LECTRICES D'AVANTAGES QUI ENVERRONT LE CODE SMS AVTROM AU 74400\*

\*SMS+ 0,65 €/envoi + prix d'un SMS x 3. Extrait de règlement dans Adresses, en fin de journal.



### LA DANSE DE L'ARAIGNÉE

♥♥♥ Baignolet, années 80. Depuis sa tour HLM, une fillette de 12 ans s'émerveille de la vue qu'elle a de Paris : le périph', la tour Saint-Jacques au loin... Elle y vit avec sa mère et Amalia, une amie sud-américaine. Tout est épatant dans sa nouvelle vie : le collègue, les garçons, Fatou, son amie aux seins « en apesanteur »... Dans les lettres qu'elle écrit à son père, prisonnier politique en Argentine, elle évoque ses lectures (il n'y a que ça qui l'intéresse). Avec trois fois rien, Laura Alcoba réussit à nous bouleverser. Un court et beau roman d'une incroyable fraîcheur. Et profond à la fois.

Par Laura Alcoba, éd. Gallimard, 160 p., 14 €.

### LA SONATE À BRIDGETOWER

♥♥♥ Pas de doute, c'est un surdoué du violon. Du haut de ses 9 ans, George, le petit mulâtre né d'un ancien esclave (qui se fait passer pour un prince d'Abyssinie) et d'une mère polonaise, fait tomber en pâmoison les belles aristocrates lors de ses concerts. Il croise dans les salons mondains quelques esprits éclairés : Condorcet, Olympe de Gouges... Mais la Révolution grande en France, le voilà embarqué à la cour du roi d'Angleterre. Plus tard, Beethoven lui écrira une de ses plus belles sonates, avant de se fâcher... Une bio musicale en diable à lire *allegro ma non troppo*.

D'Emmanuel Dongala, éd. Actes Sud, 336 p., 22,50 €.

### GABACHO

♥♥♥ Liborio ne sait plus s'il a 16 ou 17 ans, a franchi le Rio Bravo à la nage, dort dans des parcs publics, mais peut lire tout son soûl dans la librairie où il travaille. Seulement, il a beau être aux Etats-Unis, les gangs font toujours la loi. Pour se défendre et se faire aimer de la belle Aileen, il sera champion de boxe. On pense à *La Vie devant soi* d'Emile Ajar, pour sa langue argotique cocasse, et à *Million Dollar Baby*, le film de Clint Eastwood, pour sa rage. Avec ce premier roman tout en fureur et sensibilité, Aura Xilonen s'affirme comme la nouvelle égérie des lettres mexicaines.

Par Aura Xilonen, éd. Liana Levi, 368 p., 22 €.

### NOUS, LES PASSEURS

♥♥♥ Une famille bordelaise. Un grand-père médecin et résistant, envoyé au camp de Neuengamme. Et 70 ans plus tard, sa petite-fille qui veut savoir ce qui s'est réellement passé. En enquêtant sur le héros familial, Marie sait qu'elle ouvre une plaie qui suppure. Albert Barraud fut l'un de ces « médecins de l'impossible » par qui la bonté et l'espoir eurent encore leur place en enfer. Mais que signifie le serment d'Hippocrate pour un enfant orphelin à 8 ans ? Ce roman poignant sur une réconciliation posthume vous fera pleurer autant qu'il vous tiendra en haleine.

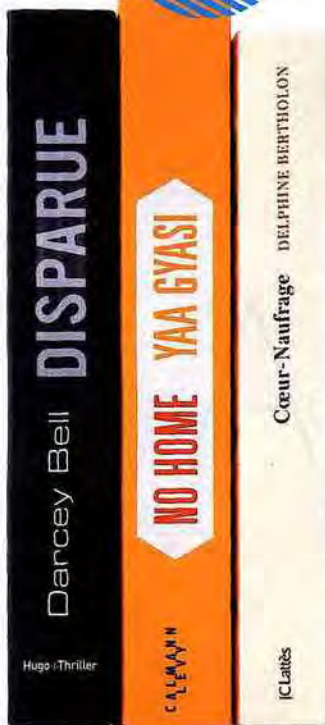
Par Marie Barraud, éd. Robert Laffont, 198 p., 16 €.

### LES MILLE TALENTS D'EURIDICE GUSMAO

♥♥♥ Ce n'est pas parce qu'elle n'a pas fait d'études qu'elle est idiote et sans ambition ! Son devoir conjugal accompli, c'est-à-dire 2 enfants, Euridice, jeune épouse dans le Brésil des années 40, se lance dans une révolution de velours. La cuisine ? C'est pour en faire un livre. La couture ? Son salon devient bientôt une arrière-boutique doublée d'un atelier... tant pis si son mari la dénigre et que sa voisine Zélie médit sur elle. C'est drôle, léger, fantasque et bourré de digressions sur les gens du quartier. Une illustration romanesque parfaite du *Do it yourself !*

Par Martha Batalha, éd. Denoël, 256 p., 20 €.

## LIVRES



### LES COUPS DE CŒUR DE LA RÉDAC



#### Le thriller psy

Stéphanie est veuve et raconte sa vie de maman sur son blog, Emily est mariée et travaille dans la mode. Meilleures amies au monde, elles croient tout savoir l'une de l'autre, jusqu'au jour où Emily disparaît. **On aime** les multiples rebondissements, qui donnent à cette histoire un ton subversif. « Disparue », de Darcey Bell, éd. Hugo Thriller, 20 €.



#### La fresque familiale

Nées au Ghana au XVIII<sup>e</sup> siècle, Effia et Esi sont demi-sœurs mais ne grandiront pas ensemble : l'une sera mariée à un colon anglais, l'autre vendue comme esclave aux États-Unis. À travers sept générations, on suit le parcours de leurs descendants. **On aime** cette incroyable saga qui raconte le déracinement et ses blessures, mais aussi la dignité et la rage de vivre. « No home », de Yaa Gyasi, éd. Calmann-Lévy, 22 €.



#### Le roman intime

À 34 ans, Lyla est traductrice free lance, elle a un amant marié, et une copine délurée. Un jour, elle reçoit un message : c'est Joris, son amour d'adolescence, dont elle est tombée enceinte l'été de ses 16 ans. Le monde de la jeune femme se fissure... **On aime** ce roman touchant mais pas larmoyant, construit avec des flash-backs efficaces. On en redemande. « Cœur-Naufrage » de Delphine Bertholon, éd. JC Lattès, 20 €.



J'ALLUME MA

LAMPE-BALLON,

J'OUVRE UN BON BOU-

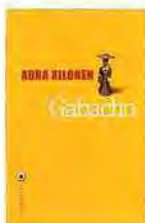
QUIN ET JE M'ENVOLE

LOIN, LOIN...

35 €, BATHROOMGRAFFITI.COM.

### POLARS EN FOLIE

Vous avez toujours rêvé d'être jury d'un prix littéraire ? Vous avez jusqu'au 31 mai pour vous inscrire sur polar-sncf.com et découvrir la sélection. Ensuite, à vous de voter !



**Aura Xilonen a 19 ans lorsqu'elle écrit son premier roman : les aventures d'un jeune clandestin mexicain venu tenter sa chance en Amérique. Traduit dans le monde entier, c'est un immense succès. Trois raisons de se jeter dessus.**

**Une histoire forte.** Gamin des rues, Liborio fait le grand saut : quitter la misère, direction

### PHÉNOMÈNE

les États-Unis. Après un voyage abominable, il arrive à destination et trouve un petit job dans une librairie. Exploité par son patron, il dévore les bouquins, fait des rencontres, et s'intègre à sa manière dans ce nouveau monde.

**Un style anti-sinistrose.** Les péripéties de Liborio, si terribles soient-elles, sont remplies d'humour :

comique, touchant, naïf, on adore ce héros au cœur d'or. **Une auteure surdouée.** Mexicaine, Aura Xilonen a elle-même vécu la clandestinité : enfant, elle a passé deux ans en Allemagne, sans papiers. Aujourd'hui, elle étudie le cinéma... Mais elle n'a pas fini d'écrire, et tant mieux. « Gabacho », d'Aura Xilonen, éd. Liana Levi, 22 €.

THIERRY LEGAY, DR.



CRITIQUE

# DOMAINE ÉTRANGER

## De la fureur à ras du bitume

IMPÉTUEUSE, EFFERVESCENTE, LA JEUNE MEXICAINE AURA XILONEN NOUS OFFRE UN PREMIER ROMAN INITIATIQUE ET FOUGUEUX.

**T**out commence quand Liborio, jeune mexicain clandestin employé dans une librairie du sud des États-Unis, prend la défense d'une femme dans la rue. Il ne supporte pas d'entendre « les crevards et les blaireaux dérouler leurs langues baveuses, la siffler, essayer d'embrasser toutes ses circonférences, se frotter contre chaque angle de son beau quadrillage ». Lui, le « gabacho » (l'étranger), devient peu à peu inséparable de cette « gisquette » (jeune femme). Elle s'appelle Aireen et l'entraînera dans un flot d'aventures impossibles à résumer, pétries d'argot et de rebondissements.

L'énergie et la fraîcheur qui se dégagent de *Gabacho* ne sont sans doute pas étrangères à l'extrême jeunesse de son auteure, née en 1995. Sa langue, résolument moderne, ne s'embarrasse pas de belles



paroles, et relègue très loin la « rhétorique archaïque, désuète, vieillotte, snob » des parents. Elle préfère l'indiscipline, le désordre et « les pétasses un peu plus culottées, les phrases qui veulent tout dire et vous lâchent pas le sens du bout des dents ». Si les « fuck » et le verlan ponctuent les dialogues, les néologismes ne sont pas en reste, donnant naissance à des adjectifs qualificatifs ubuesques. Respiration « groingroinesque », regard « wahouesque », insulte de « califragilisticxpialidoque » : tout est truculent et extrême. Ce mélange de *span-glish* et d'aberration construit un univers explosif, coloré, à l'image du roman.

Les péripéties auxquelles Liborio est confronté se succèdent à un rythme effréné. Pas le temps d'analyser ni d'apprécier ce qui survient, « ça fait des étincelles, des pépites d'origan, des exhalations volcaniques, des diatribes emplumées ». Les mouvements de la ville imprègnent le quotidien des personnages, qui vivent dehors, dans les rues, à la merci des agressions sonores et verbales incessantes. La position des femmes est particulièrement vulnérable. Jaugées et apostrophées avec peu de délicatesse, elles sont à la merci des hommes. Ces derniers, quels qu'ils soient, règnent sur la ville. Quant aux femmes, elles sont victimes résignées ou révoltées. Parfois, au cœur même des épisodes tumultueux, la naïveté du narrateur ressurgit. Les réflexions inattendues qu'il laisse échapper nous rappellent que l'innocence est encore possible dans ce monde adulte et excessif. L'amour (« une pluie de miroirs qui reflètent notre propre vide ») et la vie (« tous ces petits riens qu'on peut pas mesurer avec les mains ni attraper avec les yeux ») sont en effet les grandes et belles thématiques de *Gabacho*, qui oscille entre poésie et initiation sans jamais s'essouffler.

**Camille Cloarec**

*Gabacho*, d'Aura Xilonen  
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Chardavoine, Liana Levi, 384 pages, 22 €



# Clandestino

19 janvier >  
PREMIER ROMAN Mexique

## Aura Xilonen fait entendre la voix d'un jeune Mexicain clandestin aux Etats-Unis.

La Mexicaine Aura Xilonen avait 19 ans en 2015, quand elle a publié dans son pays ce premier roman qui lui valut le statut de « *révélation des lettres mexicaines* ». La toute jeune femme s'est glissée dans la peau de Liborio, 17 ans, un émigré mexicain, clandestin dans une ville du sud des Etats-Unis. Un jeune « *wetback* » qui a traversé le Rio Bravo seul à la nage en rêvant d'un futur meilleur. *Gabacho* – synonyme de *gringo* – est un roman coup de poing au sens propre comme au figuré : ça bastonne, ça déraille à tour de bras dans une ambiance de western urbain et contemporain.

Au début de ce monologue teigneux, l'adolescent est employé dans une librairie hispanique d'un quartier latino et est hébergé dans la boutique tenue par « *le boss* ». Ce qu'il a

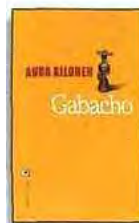


Aura Xilonen

laissé derrière lui de l'autre côté de la frontière, et que son récit dévoile par flash-back, est à peine moins féroce que ce qu'il a trouvé dans cette ville où il se fait traiter de « *sale peau-rouge* » à chaque coin de rue. Où un clandestin isolé comme lui est condamné à un quotidien de chien errant, toujours aux aguets, en sécurité nulle part. Surtout quand la librairie est mise à sac et qu'il se retrouve à nouveau sans toit. Sur ce chemin de galères où il croise des « *crevardes* », des « *kékés* », des « *guignols* ». Quelques mains secourables se tendent pourtant, comme celle du responsable d'un foyer pour enfants

des rues. Le porte aussi l'amour fantasmé qu'il voue à Aireen, la « *gisquette* » pour qui il n'hésite pas à jouer les justiciers risquant tout en faisant parler ses poings. Poings qui, avec les livres et le dictionnaire qu'il dévore méthodiquement, vont finir par le sauver.

Aura Xilonen raconte cette vie de desperado, inspirée du parcours de son grand-père, migrant devenu boxeur, dans une langue inventive et enragée qui mêle insultes triviales, expressions désuètes, inglénoles. . Et mène ce percutant premier roman sur les rythmes métissés du rap des Portoricains de Calle 13, la playlist de son héros. **V. R.**



AURA XILONEN

Gabacho

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE)

PAR JULIA CHARDAVOINE

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-86746-880-3



## AURA XILONEN Gabacho



**ROMAN** Il est des murs qui ne sont pas encore construits et que les mots ont déjà le pouvoir de fracasser.

Alors que la chasse aux migrants vient d'être ouverte dans l'Amérique de Trump, ce premier roman écrit par une Mexicaine de 19 ans est un livre coup de poing, dans tous les sens du terme, de ceux qui mettent K-O. L'histoire de Liborio, narrateur teigneux éreinté par les galères, pourrait être celle de tous ces clandestins mexicains, ces « dos mouillés » qui bravent le fleuve, le désert et les patrouilles yankees pour vivre un improbable rêve américain. Lui a 16 ans, la peau

deure et une droite du tonnerre qui lui attirera tous les ennuis de la terre, mais aussi un cœur en guimauve, prêt à chavirer pour les yeux de biche d'une « gisquette » providentielle... De la librairie hispanique où Liborio endure les railleries outrancières de son patron érudit au ring de boxe où il trouvera sa vocation, ce récit initiatique qui sent la rage et la sueur est porté par une verve déflagratoire : crue, argotique et inventive, bordée d'injures et de *spanglish* (un sabir mi-anglais, mi-espagnol), cette langue décoiffante et brillamment traduite transforme chaque rencontre, chaque confrontation, chaque dialogue en petit bijou de fantaisie et d'humanité. On rit, on s'émeut et on attend avec impatience la suite promise par Aura Xilonen à cette littérature de castagne, qu'elle devrait décliner en trilogie. »

ANNE BERTHOD

Liana Levi, 22 €.



PRESSE